difundir en el Nuevo Mundo las luces de Europa. El órgano del gobierno español era la Iglesia, por ser la que en el tiempo poseía el saber en mayor grado. «Cada misión era una escuela de religión, de artes, de industria, de lenguas, así como de lectura y escritura para los indígenas, á quienes se enseñaban todos los oficios usados en España. La imprenta se introdujo en 1536; en 1551 se crearon las Universidades de Méjico y Lima; posteriormente se fundó en Santa Cruz el primer centro de educación superior, y no pocos graduados en el Colegio llegaron á ser alcaldes y corregidores de ciudades.»

Digámoslo de nuevo: una obra de la importancia y de la novedad que tiene *España en América* no se resume en breves frases; baste para invitar á la completa lectura la afirmación de que por el espíritu desapasionado del autor resulta panegírico de España en el paralelo con las demás naciones que tuvieron colonias en América.

Madrid, 22 de Abril de 1905.

CESÁREO FERNÁNDEZ DURO.

V.

L'ESPAGNE À LA FIN DU IIIe SIÈCLE AVANT J. C.

Ceux qui ont eu l'occasion d'étudier la période historique, qui de l'expédition d'Amilcar Barca (237 av. J. C.) va à l'organisation de l'Espagne en deux provinces romaines (197 av. J. C.), sans doute auront remarqué les questions nombreuses et compliquées qu'à chaque pas nous rencontrons dans ce champ d'études. Et bien qu'un grand nombre de savants aient déjà apporté des contributions très précieuses aux études historiques et géographiques de l'Epagne ancienne, néanmoins il y a encore beaucoup à faire, non seulement pour la solution de plusieurs questions qui ne sont encore éclaircies, mais aussi pour la solution de celles qui surgis-

sent à la suite des découvertes épigraphiques et numismatiques. Sans doute Hübner, Heiss, Zobel, Delgado, Guerra, Fita et bien d'autres ont le mérite d'avoir imprimé une nouvelle force aux études de l'Espagne ancienne. Mais il faut aussi reconnaître qu'à présent l'activité intellectuelle et les investigations des savants sont dirigées vers un objet tout-à-fait différent. C'est pourquoi géographiquement et historiquement l'Espagne doit être placée parmi les régions de l'antiquité qui sont les moins connues.

Les nombreuses difficultés que nous rencontrons dans l'examen critique des évènements historiques de l'Espagne à la fin du IIIe siècle av. J. C. sont dues surtout, comme nous le savons par expérience (1), à la grande confusion des noms (2), au manque de détails, aux lacunes, aux erreurs géographiques (3) et chronologiques, qui ont empêché jusqu'à présent une exposition claire et logique des évènements espagnols de cette époque, qui est pleine d'incohérences pour ceux qui se laissent subjuger par les écrits des anciens auteurs. Combien de choses nous ignorons presque complètement dans l'histoire ancienne de l'Espagne! Les fragments si souvent contradictoires de nos sources littéraires, le mauvais état des monuments, la faible importance de la plupart des inscriptions, qui sont en général de l'Empire, ne nous donnent qu'une très pâle idée de l'activité et de la vie intime des peuples indigènes de la péninsule. Les différentes tribus restent presque dans l'ombre, parce que le pouvoir centralisateur de Rome faisait trop négliger les peuples avec lesquels celle-ci était en contact. Nécessairement toutes leurs caractéristiques et

---

(1) Dans notre examen de doctorat nous avons présenté un travai qui est intitulé: *La Guerra Annibalica nella Spagna.* (218-206 a. C.)

(2) Les différents commentaires et les différentes éditions de nos textes clasiques ont augmenté cette grande confusion.

(3) Ihne *(Römische Geschichte*, vol. IIe, livre IVe, note 173e) écrit: «*Unsre Unkenntniss der Geographie des alten Spaniens machte die Kriegerischen Begebenheiten in diesem Lande zum Theil unverständlich und die Erzählung derselben langweilig und fruchtlos*». Cfr. Peter, *Geschichte Rom's*, vol. Ie, pag. 398, et Hübner, *Tarraco und seine Denkmäler* (en *Hermes*, vol. Ie, pag. 94).

leur individualité se perdirent et il ne nous reste d'elles qu'une idée très vague. Comme presque toute l'histoire que nous connaissons des anciens habitants de la Gaule évolue autour de la grande figure de Jules César, de même l'activité historique et politique des peuples de la péninsule ibérique se confond en quelque sorte avec l'histoire et avec les légendes des Scipions et, plus tard, avec les exploits de Sertorius et de Pompée. Les historiens anciens, en général, firent de l'histoire un éloge du vainqueur et ne réservèrent aux vaincus qu'un blâme dédaigneux et un faible souvenir.

Devant le colosse de Rome toute histoire, tout héroïsme, toute empreinte originale vont se perdre, de manière qu'après tant de siècles, plusieurs des peuples antiques nous apparaissent sans aucune originalité et comme de simples fantômes, qui n'attendaient que le moment d'être renversés par Rome. Bien rarement nous avons quelques faibles lueurs qui nous permettent de jeter un simple regard sur les conditions de la péninsule ibérique au IIIe siècle av. J. C. Nous devons nous contenter presque toujours d'idées générales et souvent indéterminés.

Laissant de côté la connaissance fragmentaire de l'époque des légendes (sur lesquelles a beaucoup travaillé la fantaisie des nombreux écrivains espagnols des siècles passés), et descendant aux temps des colonisations phéniciennes, grecques et carthaginoises, nous pouvons dire d'être encore dans la préhistoire. Nous ne connaissons exactement pas même le siècle de la grande invasion celtique, qui du reste n'a pas trop contribué à changer l'aspect des choses de la péninsule (1). Nous ne connaissons avec exactitude aucun des évènements antérieurs à la seconde moitié du IIIe siècle av. J. C., qui est sans doute

---

(1) Il est facile d'admettre avec Mommsen (*Le Provincie Romane da Cesare a Diocleziano*, traduz. di E. De Ruggiero, parte I.a, Roma 1887, pag. 69) que l'uniformité générale du développement national ne fut pas modifiée d'une manière sensible par l'immigration phénicienne et par le mélange des éléments celtiques. Les Phéniciens n'avaient été que des courtiers de commerce. Rome seulement par son armée et son commerce imprima à la péninsule le sceau de son génie et de sa pensée.

une des plus importantes périodes de l'histoire de l'Espagne ancienne.

Nous sommes donc en présence d'un milieu vierge, d'un milieu dont nous ne connaissons ni les conditions actuelles, ni les précédents historiques. Par conséquent nous manquons des bases indispensables pour donner une idée pleine et précise des conditions de l'Espagne de ce temps.

Il faut encore ajouter ici un fait, qui ne doit pas échapper à un homme d'étude; c'est qu'au temps auquel remonte la plupart de nos sources les peuples ibériques avaient déjà subi notablement le progrès de romanisation, qui lentement, mais continuellement faisait disparaître les originalités plus caractéristiques de tribus de la péninsule.

Nous ne possédons pas, en un mot, dans nos sources les empreintes propres de la race ibérique. Cependant, en suivant les rares indications que nous devons surtout à Polybe, à Strabon (1), aux inscriptions et aux monnaies qui nous restent, nous essaierons de donner ici un tableau des conditions politiques, sociales et économiques de la péninsule à la fin du IIIe siècle av. J. C., c'est-à-dire au temps de la conquête romaine.

Il n'y a pas besoin de déclarer que ce petit tableau, en se basant essentiellement sur les récits que nous avons du témoignage infidèle et incomplet des écrivains anciens, n'a pas la prétention d'être complet et indisputable dans toutes ses parties.

***

Tout d'abord il est nécessaire de jeter ici un regard sur les caractères principaux de la domination des Barca et des Scipions.

Entre les convoitises les plus ardentes de la conquête le génie militaire d'Amilcar Barca et de son gendre Asdrubal en peu de temps avait jeté les bases de la domination carthaginoise dans la péninsule, qui, depuis plusieurs siècles, par les relations commer-

(1) Dans les citations de cet auteur nous suivons l'édition Casaubon.

ciales des nombreuses colonies des côtes méridionales et orientales, connaissait déjà les tendances égoïstiques de la politique des Carthaginois. Avec Annibal la sphère de l'influence carthaginoise s'élargit, lorsque, ayant rompu sur les bords du Tage la ligue des tribus indigènes des vallées centrales de l'Espagne, il étendit la domination punique de Sagonte aux environs de *Salmantica* (Salamanca) et d'*Arbucala* (Ávila? Arévalo?), c'est-à-dire à quelque dizaine de kilomètres au sud de la rive gauche du Douéro. Les centres de cette domination étaient sur les côtes *(Gades, Carteia, Abdara, Malaca, Carthago Nova, Acra Leuca.)*

Mais la fierté indomptable des tribus et leur volubilité souvent réduisirent à n'être que nominale la domination punique, laquelle, même au temps d'Annibal, n'avait pas une réelle consistance, surtout dans les régions centrales, qui pouvaient être vaincues, mais jamais domptées. Cette faible consistance est démontrée par tous les évènements de la guerre entre Rome et Carthage sur le sol ibérique (218-206 av. J. C.). Nous savons qu'Annibal, avant de déclarer la guerre à Rome, avait compris qu'il était nécessaire de donner une leçon aux tribus turbulentes et féroces des vallées du Tage et du Douéro (T. Live XXI, 5), qui plus tard se livreront à toutes les impositions à la seule apparition d'une armée romaine sur les régions de l'Ebre.

Les causes de cette faiblesse de la domination des Barca ne doivent pas être cherchées uniquement dans l'esprit naturel de liberté absolue et dans les tendances séditieuses des peuples ibériques, mais encore dans la mauvaise politique des dominateurs, qui, négligeant, à tort, de cimenter l'unité de leurs possessions avec l'intérêt et l'affection des peuples sujets, ne réussirent qu'à faire des alliances forcées et par conséquent tout-à-fait précaires et inconstantes. Des indigènes ils ne firent que des ennemis (Polybe X, fragm. 36e). C'était un régime égoïstique et tyrannique que les Carthaginois avaient imposé à leurs colonies et aux peuples de l'Espagne. Les ports de la péninsule étaient fermés aux navires étrangers, de sorte que les indigènes recevaient uniquement de Carthage les produits extérieurs. C'était la politique de monopole.

Le gouvernement absolu et militaire des Barca (1) ne pouvait certainement être agréable. Leur monarchie, qui avait l'aspect d'une très vaste propriété privée, ne faisait qu'épuiser le pays, parce qu'elle regardait l'Espagne comme une source de richesse et d'hommes qu'il fallait préserver de Rome. Au lieu d'un amour empressé et d'un esprit modéré de colonisation on avait sur toute la ligne le triomphe brutal et le domaine absolu de l'intérêt materiel, toujours plein d'impositions et de violences (2). C'est naturellement à contre-cœur que les peuples sujets fournissaient les contributions de guerre en hommes et en argent. La haine et le désir de se délivrer d'une domination si ignominieuse augmentaient l'esprit naturel de révolte, qui était à l'ordre du jour parmi les tribus belliqueuses et farouches du centre, quoiqu'elles fussent libres dans leurs affaires intérieures. Cet état de sourde hostilité de la plupart des populations explique les désertions nombreuses et continuelles et les alliances faciles et imprévues avec les ennemis des Barca. Bien souvent les *conquisitores*, c'est-à-dire les commissaires chargés de lever les troupes parmi les indigènes, dans l'exécution de leur mission, malgré les belles promesses qu'ils faisaient, étaient accueillis d'une façon peu aimable (T. Live XXI, 11, 13).

Les vexations des Carthaginois se traduisaient non seulement

---

(1) Les Barca n'étaient pas seulement de généraux (στρατηγοί), mais de véritables monarques, dont l'élection, qui était faite par l'armée, était reconnue par une légalisation formelle du sénat carthaginois. Il est facile de croire cela en se rappelant de Diodore (XXV, fragm. 12e) qui appelle Asdrubal στρατηγὸς αὐτοκράτωρ. (Cfr. Polybe III, 8, 1; X, fragm. 10e, 7; X, fragm. 10e, 9.)

Asdrubal s'était fait bâtir un palais, dont on croit aujourd'hui pouvoir fixer l'emplacement dans le *Cerro del Molinete*, qui est sur une des collines qui environnent Carthagène.

(2) Les relations entre les Barca et les petits rois indigènes peuvent être attestées par l'étude que sur plusieurs monnaies a faite J. Zobel *(Ueber einen bei Cartagena gemachten Fund span. Silbermunzen* (dans *Monatsberich. der Berlin. Akademie.* Année 1863, pag. 253 et suiv.). Plusieurs de ces monnaies, retrouvées près d'Almazzaron (prov. de Carthagène), sont rapportées par Zobel à une époque qui va du 210 au 206 av. J. C. Les autres monnaies, qu'on a trouvées près de Cheste (prov. de Valence), sont rapportées à une époque qui du 219 va au 214 av. J. C.

par les contributions exagérées, mais encore par les déprédations et par les pillages de leurs armées mercenaires, qui comme un nuage de sauterelles, ravageaient les champs et emportaient toutes les récoltes (1).

Pour toutes ces raisons les Barca ne pouvaient pas avoir une solide domination dans la péninsule (2). A la violence des conquérents, répondait généralement une haine profonde des vaincus.

Certainement nous trouvons des rapports plus cordiaux entre les Carthaginois et les tribus pacifiques de la Turdétanie, qui est représentée à nos yeux comme la région la plus tranquille et la plus civilisée (Strabon, III, 167). Elle était au centre de la colonisation punique, qui lui apportait de très grands avantages économiques et un grand développement pour les industries locales. Cela explique ces rapports de cordialité, rapports que nous croyons devenus plus intimes par la naissance d'une génération mêlée de conquérants et d'indigènes. L'exemple d'Asdrubal et d'Annibal dut apporter ses fruits, parce que les mariages avec les femmes du pays formèrent bientôt chez les régions du Baetis (Guadalquivir) (3) une génération qui venait de radoucir les aspérités et les animosités dues à la différence de race, de religion, de langue.— Au sujet de la domination carthaginoise d'Espagne on peut conclure que le manque d'une véritable armée, les difficultés de recrutement, le mauvais système de politique et d'administration rendaient tout-à-fait faible et précaire le pouvoir des Barca, qui étaient sans doute de très grands généraux, mais de

---

(1) Diodore (XXV, fragm. 8e) appelle cette armée: ἑταιρείαν πονηρότατον ἀνδρώπων.

Il n'était pas certainement «*lo más selecto de sus guerreros*» que Carthage avait envoyés dans la péninsule, comme croit Pedro de Madrazo (*España. Sus monumentos y artes, su naturaleza é historia.—Sevilla y Cádiz.*— Barcelona, 1884, pág. 90).

(2) Les îles Baleares n'étaient qu'une échelle du commerce carthaginois et leur assujettissement n'était qu'un nom. Voir à ce sujet O. Meltzer (*Geschichte der Karthager*, vol. Ie, pag. 102).

(3) Les glorieuses défenses d'*Iliturgis* et d'*Astapa* (206 av. J. C.) montrent que les Carthaginois avaient dans ces régions des alliés très fidèles.

très mauvais administrateurs aussi, malgré qu'ils eussent une prodigieuse activité et une circonspection incontestable.

Les Romains, dès les premières années de leur conquête, parurent comme des libérateurs désintéressés de la tyrannie des Carthaginois. La faible consistance des domaines puniques, la politique très habile des Scipions, la solide organisation de l'armée romaine, l'incertitude et l'apathie de plusieurs tribus, tout sert à expliquer clairement les succès et les progrès presque continuels de leurs armes.

Rome alors n'avait pas comme Carthage une rigide politique de monopole. C'est en cela qu'il faut chercher une des causes de sympathie des anciens colons grecs, qui pouvaient assez librement et avec profit développer leur activité commerciale et industrielle.

Les Scipions en Espagne eurent certainement moins de difficultés que les Barca dans leurs rapports avec les indigènes. Rome, quand elle n'avait pas la dévotion, avait l'indifférence en sa faveur: bien rarement, au moins dans cette période de conquête, elle eut parmi les tribus ibériennes de redoutables ennemis. Carthage, au contraire, lorsque éclata la seconde guerre punique, etait déjà haïe dans la péninsule, à l'exception de quelques endroits. Pourtant les Scipions aussi ne devaient pas trop se fier aux indigènes, parce que tout dépendait d'une victoire ou d'une défaite, comme nous prouvent éloquemment les défections qui suivirent le double désastre romain du 211 av. J. C. La guerre d'Espagne fut alors une guerre de propagande, comme justement l'a caractérisée Mommsen (1), et les Romains furent plus habiles que leurs adversaires.

Au centre de la péninsule la puissance romaine, au temps de la conquête (et bien plus tard encore), n'était pas solide à cause de l'esprit d'indépendance des populations, qui n'admettaient aucun joug et aucune imposition. Les Romains se contentaient alors des alliances formelles, qui bien souvent, comme nous le

---

(1) T. Mommsen.—*Storia Romana*, traduz. italiana di G. Sandrini, vol. I°, parte II^a^. Milano 1865, pag. 145.

démontrent les nombreuses révoltes postérieures, cachaient une réélle aversion et une antipathie profonde. En général on peut dire que les Scipions dominaient dans les régions de l'Ebre et du Baetis avec une modération calculée, à laquelle répondait une haine sourde et dissimulée de la plupart des indigènes, qui désormais commençaient à comprendre que ce n'était pas le cas de choisir entre les Carthaginois et les Romains.

Nous ne connaissons pas dans ce temps les différentes conditions juridiques des peuples et des villes en présence des deux conquérants. Certainement les villes et les peuples indigènes, les colonies grecques, qui avaient été favorables, ou indifférentes aux desseins des Romains, eurent des conditions meilleures que celles des villes et des peuples d'origine punique, qui avec les tribus hostiles durent sentir toute la cruauté et toutes les vexations de l'administration romaine de cette époque (1).

Le grand mérite de Rome en Espagne fut alors d'avoir un tact diplomatique très fin et tel qu'il déguisait le servage sous un faux voile de liberté et de magnanimité.

*
* *

Les Ibères eurent certainement une longue période d'indépendance glorieuse, qui, comme nous voyons dans nos sources, ne cessa pas même trop vîte par l'action des conquêtes et des colonisations étrangères.

Quoique nous n'ayons que des légendes, dans cette période nous trouvons un esprit de liberté absolue sans aucun lien de servilité et d'assujettissement. Les anciens colons phéniciens ne furent pas de véritables conquérants, mais des coutiers et des intermédiaires, qui n'eurent pas de grandes influences sur la politique des états nationaux de l'Espagne.

---

(1) Paul Émile, comme préteur de l'Espagne ultérieure, en 189 av. J. C. fit un décret en faveur des *Hastensium servei qui in turri Lascutana habitarent* (C. I. L., vol. IIe, 2838).

Ce décret est le plus ancien des documents émanant des magistrats.

Justin (*Excerpta Trogi*, XLIV, 5), Appien (*Hispan.*, 2), Diodore (IV, 18, 2) nous font croire à l'existence d'une longue époque monarchique avant l'expédition d'Amilcar Barca (237 avant J. C.). Ces états monarchiques n'ayant pu arrêter avec leurs coalitions la grande invasion des Barca, il arriva qu'alors apparurent les premiers germes d'une dissolution politique des grandes principautés indigènes (1), dissolution favorisée sans doute par les Carthaginois, qui avaient beaucoup à gagner du fractionnement et de la faiblesse des rois ibériques. La conduite autoritaire et hautaine des vainqueurs produisit un certain affaiblissement de l'autorité des princes indigènes, mais néanmoins nous croyons, qu'ils conservèrent le pouvoir qu'ils avaient sur leurs tribus. La vitalité qu'eut encore la principauté nous est démontrée non seulement par notre tradition historique, qui mentionne plusieurs noms de rois ibériques, mais encore par la lutte séculaire et sanglante que les Romains eurent à soutenir avec les nombreux chefs et princes de la péninsule, qui voulaient alors conserver leur indépendance.

Par l'étude des monnaies on est porté à croire que la division politique de l'Espagne avant la conquête romaine consistait dans une espèce de division en départements cantonaux (2), c'est-à-dire en peuples (*populi*), en cités (*civitates*). Ces départements, ou cantons, comme nous pouvons les appeler, devaient avoir pour la plupart un caractère militaire à cause de l'esprit belliqueux et séditieux des habitants. Le désir d'indépendance complète, l'amour fièrement sauvage de l'isolément auront rendu certainement rares et peu durables les liens fédératifs auxquels les tribus voisines et semblables pouvaient être portées.

Quand la conquête romaine fut assez avancée ces cantons indigènes probablement furent lentement déliés, ou devinrent de pu-

---

(1) Nous ne savons pas le caractère et l'importance des révolutions intérieures, qui agitèrent presque certainement les principautés indigènes au temps des Barca. Sans doute ces révolutions durent apporter une nouvelle direction dans la politique des princes indigènes.

(2) T. Mommsen: *Le Provincie Romane*, etc., pag. 70.

res expressions géographiques sans aucune importance politique. Mais à la fin du IIIe siècle av. J. C. ils avaient encore une réélle puissance, comme il est prouvé par les évènements politiques et militaires du temps de la guerre entre Rome et Carthage en Espagne et par la liberté que les différentes villes avaient de frapper leurs monnaies (1), liberté qui ne cessa presque entièrement qu'à la fin de la République.

Dans plusieurs monnaies nous ne trouvons pas mentionné d'ordinaire le nom de la ville, mais celui du peuple auquel elles appartenaient (2). Par exemple au lieu de trouver *Carthago Nova*, *Numantia*, *Saguntum* nous avons *Sethicenses*, *Aregoradenses*, *Arsenses*. Or, si tous les noms de tribus généralement correspondaient à un canton, étant aussi possible qu'il y avait des subdivisions dans une même tribu, nous devons conclure que ces cantons étaient bien nombreux, c'est-à-dire plusieurs centaines (3). Leurs limites sans doute étaient fort mal marqués à cause non seulement des fluctuations continuelles des tribus plus inquiètes, mais encore à cause des luttes acharnées et furieuses que les indigènes se faisaient entre eux, ou contre les envahisseurs de leurs régions.

Quant à la forme du gouvernement de ces cantons on peut assurer qu'elle fut celle de principauté. Les noms de rois (*Indortes*, *Indibilis*, *Attanes*, *Colcha*, *Allucius*, etc.) que nous trouvons si souvent mentionnés dans nos sources, les passages de Polybe (X, fragm. 34.°, 5 τὴν χώραν δυναστῶν), de Strabon (III, 158), d'Ap-

---

(1) L'argent de la ville d'Osca (*argentum oscense*, T. Live XXXIV, 10; XXXIV, 46; XL, 43) qui n'était que les deniers (*denari*) espagnols avec inscriptions ibériques, est déjà mentionné en 195 av. J. C. (T. Live XXXIV, 10).

(2) La plupart des savants numismatiques ibériens, à l'exception de Daniel Lorichs, croient qu'en général dans les monnaies ibériques nous avons les noms des peuples et des villes et non pas ceux des dieux et des petits rois.

(3) Dans le Ie siècle de l'Empire on avait 179 villes dans l'Espagne Citérieure et 175 dans la Bétique (Pline III, 18 et III, 10 édit. Detlefsen). Ce grand nombre de villes (dont la plupart étaient des bourgades et des villages) peut nous donner une idée de la quantité de ces cantons.

pien (*Hispan.* 5) nous permettent de conclure à bon droit qu'à la tête de chaque tribu, ou de plusieurs tribus étroitement liées pour raison etnographiques, commerciales, religieuses ou politiques, se trouvait un prince, un *regulus* (1).

On avait donc un grand nombre de petites principautés, qui lentement, mais continuellement diminuaient de nombre et de puissance.

Manuel Rodríguez de Berlanga, dont le nom est célèbre dans la numismatique de l'Espagne ancienne, croit trouver dans les têtes de certaines monnaies, que nous sont parvenues, les images des *reguli* nationaux.

A cause de la civilisation primitive et incomplète en général nous ne rencontrons pas chez les peuples espagnols une forme de gouvernement plus développée que l'autocratie, forme qui devait être surtout en vigueur dans les régions du centre et du nord.

On voit clairement que tout cela n'oblige pas de croire qu'à la fin du IIIe siècle av. J. C. toute la péninsule eût des *reguli.* L'influence des différentes civilisations et les différentes aptitudes et aspirations ne rendaient pas possible sur le sol ibérique une forme unique de gouvernement. Zonara (VIII, 406) dit des Ibères qu'ils οὔτε ὁ'ὁμόφωνοι ἦσαν οὔτε κοινῇ ἐπολιτεύοντο.

Dans les régions méridionales et sur les côtes du sud et de l'est l'influence étrangère déjà depuis longtemps dut hâter parmi les populations indigènes voisines une forme de gouvernement plus civile et moins pleine d'absolutisme.—Dans les villes d'origine phénicienne, dans les colonies carthaginoises et dans les territoires, qui en avaient subi en quelque manière la civilisation, la constitution politique et la forme du gouvernement furent peu différentes de celles que nous trouvons à Carthage, puisque d'ordinaire les colonies conservaient les usages, les mœurs, la langue, les institutions, la religion de la ville colonisatrice. A côté d'une pentarchie, attachée aux Barca, il y avait avec le pouvoir

(1) T. Live (XXVIII, 13) nous parle d'un certain roi Colcha qui dominait sur 28 villes.

législatif et avec les attributions de police la γερουσία, qui était un sénat comme nous le démontre Polybe (X, fragm. 18e, 1). On avait aussi peut-être les suffètes (1), c'est-à-dire les juges, qui avaient en main l'administration civile et qui présidaient le sénat. Ces suffètes, qu'on a rapprochés aux consuls de Rome, étaient élus par l'aristocratie, mais leur élection était ratifiée par le peuple, dans son assemblée, qui étaient composée seulement de *timuques* (le citoyens qui possédaient le degré de la fortune).

Dans les colonies grecques de Marseille, colonies placées sur la côte orientale (*Emporiae*, *Rhodiae*, *Dianium*, *Hemeroscopium*, etc.), dans les nombreuses régions du sud, qui subirent une influence séculaire de la civilisation grecque, l'ordre politique, et peut-être aussi l'ordre social, ne durent pas être en substance différents de celui des πόλεις colonisatrices (Rhodes et Phocée).

L'influence romaine dans la période de la conquête fut certainement très faible. Les généraux romains n'avaient pas trop de temps pour penser au fonctionnement régulier de l'administration, qui du reste ne satisfaisait pas les indigènes, toujours dédaigneux d'imiter servilement les institutions étrangères.

Malgré les contacts et les influences inévitables, tous les états indigènes, ceux mêmes qui étaient soumis, durent avoir une grande liberté dans leurs affaires intérieures. Les étrangers auront alors changé quelque forme, ils auront ajouté quelque fonction nouvelle dans la vie politique des Ibères, mais en général ceux-ci conservèrent longtemps encore le caractère et l'esprit national du gouvernement. Seulement avec Auguste, après une lutte sanglante et séculaire, on arriva à arracher presque complètement de la conscience des indigènes la tradition politique de leur race.

Au IIIe siècle av. J. C. très caractéristique parmi les peuples de la péninsule ibérique est le manque d'un véritable bon sens politique et d'un sentiment de nationalité. Cette conception manquait alors presque entièrement. Rien ne pouvait réunir ces tri-

---

(1) A Gades nous les trouvons dans notre période (T. Live XXVIII, 37, 2).

bus, parce que aucune grande idée n'agitait leurs cœurs. Entre elles il n'y a même pas les traces d'une embrionaire organisation hiérarchique, qui comme nous le savons, était au contraire très vive et solide chez les tribus de la Gaule. Ce phénomène était naturel sur le sol ibérique, où on n'avait pas une seule religion. De l'idolatrie, à travers le paganisme, on descendait jusqu'à l'indifférence et à l'athéisme (Strabon, III, 164), de telle sorte qu'on trouvait dans ce pays presque toutes les plus différentes gradations du sentiment religieux des peuples anciens (1).

La monarchie même était trop fractionnée et trop déchue à cause des invasions étrangères pour être une force unitaire dans la péninsule. L'amour bien grand pour l'isolément individuel et collectif, c'est-à-dire la tendance des hommes et des tribus à s'affranchir de tout lien et de tout engagement, ne permettait que rarement les coalitions parmi les peuples plus voisins et plus semblables. Mais dans ce cas aussi (et c'était bien rare) il s'agissait d'une union presque formelle à cause de la turbulence sauvage et de l'orgueil naturel de cette race ibérique, qui par son indiscipline rendait vain les héroïsmes personnels et empêchait tout ordre organique, civil, militaire.

Les différences linguistiques (2), religieuses, économiques, politiques et sociales, faisaient des nations dans une nation. En général la jalousie, la volubilité empêchaient tout lien de paix et

---

(1) Sur les religions et les cultes des différentes tribus de la péninsule nous avons des notices très curieuses dans Strabon (III, 154 et ailleurs). A côté des religions d'origine nationale (dont nous avons quelques traces dans les inscriptions votives de la péninsule) nous rencontrons les cultes des Celtes (*Corpus Inscriptionum Latinarum,* vol. IIe, inscript. 2776, 2818), des Grecs (comme il est témoigné par les restes grandioses des temples mentionnés par Mela (III, 1) et par Pline (IV, 120) et enfin des Latins, qui lentement romanisèrent les cultes nationaux.—Dans la Bétique est notable le culte de Junon, comme nous attestent les inscriptions.

(2) Il faut ici penser à Strabon (III, 139. οὐ γλώττῃ μιᾷ) et à Zonara (VIII, 402. οὔτε δ'ομόφωνοι).

Hübner (*Monumenta Linguae Ibericae.* Berolini 1893, pag. 59) explique l'expression de Strabon en se référant aux différentes langues des colonisateurs et aux variétés dialectales.

On ne peut qu'accepter cette opinion.

d'harmonie, parce que les tribus se regardaient comme étrangères les unes aux autres (1).

A cause de ce manque total d'union nous ne devons pas nous étonner si dans la guerre d'Annibal en Espagne nous ne voyons pas pour quel parti penche l'âme nationale ibérique: cette âme manquait alors. Les révoltes grandioses contre les Romains dans la plupart du IIe siècle av. J. C. on doit les considérer non seulement comme une sanglante protestation contre les nouveaux conquérants, qui étaient sans scrupules, mais encore comme un désir ignoble de rapines et de pillages, comme une fièvre de déprédations qui ne veut pas connaître d'obstacles. C'est bien plus tard, après une lutte terrible et glorieuse, que dans les peuples ibériques apparut l'idée sacrée de la patrie commune et de son indépendance. Lorsque cette idée éclata dans l'âme ibérienne le joug romain ne pouvait plus être secoué.

Au IIIe siècle av. J. C. l'Espagne n'était donc pas une nation et l'idée de la patrie n'existait pas en elle, ou, si elle existait, était si faible qu'elle ne dépassait pas les limites territoriaux d'une tribu.

Le caractère volage des peuples et des villes, les désertions, les alliances rapides et inopinées nous donnent le signe certain de la désagrégation politique et du manque de contenu qui anime les indigènes dans la guerre entre Rome et Carthage en Espagne. Si nous avons encore quelques rares indications sur les contacts et les rapports entre les Ibères et les conquérants, nos sources se taisent presque entièrement sur les relations et les luttes des différentes tribus. Nous savons que ces rapports en général n'étaient pas trop aimables et cordiaux, parce que chaque peuple voulait dominer et obtenir la primauté, se croyant capable de résister avec succès á tous les autres.

---

(1) Arnold dans son *History of Rome* (vol. IIIe, pag. 396-97) trouve justement beaucoup de ressemblances entre les Espagnols d'aujourd'hui et les anciens peuples ibériques.

Strabon aussi les avait déjà peints en peu de mots: ἐπιθετικοὶ, λῃστρικοὶ τοῖς βίοις ἐγένοντο, τὰ μικρὰ τολμῶντες, μεγάλοις δὲ οὐκ ἐπιβαλλόμενοι (Strabon III, 158).

Chez les Ibères une véritable organisation militaire manquait aussi presque complètement. Ils ne pouvaient souffrir aucune discipline et par conséquent instinctivement ils refusaient les grandes batailles rangées. Les différences des armes, d'arrangement, d'attaque, de défense rendaient originale leur tactique et compliquée leur stratégie, qui n'avait pas de règles déterminées et qui faisait désespérer les généraux romains. Strabon (III, 163) nous dit que les Ibères mêlaient les fantassins aux chevaliers et qu'ils échappaient aux actions décisives éternisant la guerre dans leurs vallées et dans leurs montagnes (1).

Nous pouvons donc conclure que la variété des tendances, les influences étrangères, le caractère naturel de la race, la différence de civilisation, tout empêchait l'union des Ibères dans la vie politique, religieuse, militaire.

*
* *

Quant aux classes sociales des principautés indigènes nous avons une obscurité presque complète. Nous ne connaissons ni l'importance, ni la quantité de ces classes sociales qui divisaient la population. Mais nous trouvant en présence de peuples, dont l'évolution sociale était aux premiers degrés (comme nous le démontre éloquemment la barbarie des usages et des mœurs), nous pouvons admettre qu'il existait chez eux des distinctions sociales très simples, comme celles que nous trouvons aujourd'hui parmi les peuples à demi-barbares.

Nous ne savons rien de la force et de l'action d'un parti populaire. La politique centralisatrice des Barca, l'absolutisme des *reguli*, les tendances aristocratiques des Romains au IIIe siècle

---

(1) C'est ainsi que l'Espagne nous donne un des exemples les plus antiques de ce qu'on appelle aujourd'hui *guerrillas*.

Dans César *(De bello civili*, I, 44) nous avons une admirable description de la manière de combattre des Espagnols. Cfr. Diodore (V, 34, 5) et Appien *(Hispan.* 5).

Zonara (VIII, 402) dit que la défaite d'Amilcar fut causée par les chars embrassés, qui étaient en usage chez les Ibères.

av. J. C. nous font croire que la démocratie eut alors en Espagne une faible importance. Cela peut expliquer le silence des écrivains antiques sur l'assemblée du peuple, qui en général ne dut avoir qu'un pouvoir de formalité et de solennité.

Pline (III, 28), donnant les chiffres de la population (1) de trois districts *(conventus)* du nord-ouest de la péninsule, nous parle de *capita libera* et ne fait aucune mention des esclaves ou des serfs de la glèbe. Sur l'existence des esclaves nous n'avons pas de documents suffisants pour venir à une conclusion positive. Sans doute ce n'est pas un argument décisif et trop solide pour admettre l'esclavage dans l'Espagne ancienne l'assassinat d'Asdrubal par la main d'un *servus* d'un noble espagnol (T. Live, XXI, 2, 6; Appien. *Hispan.*, 8).

On doit penser ici que les conditions très serviles des femmes ne laissent pas croire à l'existence d'un grand nombre d'esclaves. Au temps de Pline certainement ils devaient être bien peu nombreux, puisque cet écrivain, ou ne les calcula point, ou les renferma parmi les *capita libera*. Dans les deux cas on a des raisons suffisantes pour croire assez restreint le nombre des esclaves dans la péninsule. Pour notre conclusion il n'est pas inutile de penser qu'à la prise de Carthago Nova (209 av. J. C.) les habitants qui furent faits prisonniers furent bientôt libérés par Scipion (T. Live, XXVI, 47). S'il y avait un véritable esclavage

---

(1) La population de la péninsule à notre époque n'était pas si nombreuses comme le croient A. H. Heeren *(Manuel d'Histoire ancienne*, traduction de Thurot. Paris 1836, pag. 405) et Le Bas *(Commentaire de Tite Live*, en appendice à la troisième décade de T. Live, édition Nisard, pag. 780-81).

Un passage de Pline (III, 28) peut servir à démontrer que la population de la péninsule au Ie siècle de l'Empire ne pouvait pas être supérieure à 6 millions. (J. Beloch, *Die Bevölkerung der Griechisch-Römischen Welt.* Leipzig, 1886, pag. 446-48.) Pour le IIIe siècle av. J. C. naturellement il faut descendre de quelques millions, puisqu'alors il n'y avait pas encore sur le sol ibérique, ni les colonies latines-romaines, ni les émigrations nombreuses des Italiens.

Le Bas, en faisant de fausses inductions, conclut toutefois que la population de la péninsule à la fin du IIIe siècle av. J. C. était plus nombreuse que celle du XIXe siècle!

sûrement les habitants auraient été vendus pour la plupart par les Romains.

Dans les principautés indigènes à côté d'une population pauvre et à demi nomade il y avait une classe des habitants des petites villes et des faubourgs, classe qui devait vivre dans une condition de vie relativement aisée et commode, se donnant à l'élevage des bestiaux et à l'agriculture (1). Mais souvent on devait compter avec les bandes des brigands et avec les armées mercenaires.

Rien ne nous empêche de croire à l'existence d'un fractionnement de la propriété, surtout dans les régions dédiées à l'agriculture (bords du Baetis et de l'Ebre).

Dans ces pays on doit aussi supposer comme probable une large culture de plantes, de fourrages et de froment. Cela presuppose l'existence de la propriété privée du sol (2), existence qui du reste ne peut exclure celle des grandes propriétés *(latifundia)* et d'une classe de personnes qui vivaient de ses bras, travaillant à la journée (3) pour le compte de riches propriétaires. Mais à ce sujet vraiment nous ne pouvons rien affirmer et il n'est pas prudent de faire des affirmations. Tout de même nous ne savons pas si les terres indivises appartenaient à la communité, ou bien si elles étaient possédées par les diverses familles de la tribu.

Diodore (V, 34, 3) écrit que les *Vaccei* (peuples des régions centrales, entre le Douéro et le Tage) toutes les années avaient l'habitude de partager leurs terres et de mettre en commun leurs fruits. Cela est une preuve non seulement des usages primitifs et

---

(1) Voir les monnaies d'*Itucci* et d'*Obulco* dans lesquelles nous trouvons souvent deux bœufs à la charrue, ou seulement une charrue. (T. Mionnet, *Description de médailles antiques grecques et romaines*. Paris, 1806-1813, vol. Ie, pag. 19 et 21.) Ces monnaies, quoique elles soient d'une époque postérieure à la période que nous étudions, nous donnent très souvent des renseignements très utiles.

(2) G. Beloch.—*Storia Greca*, parte I.ª Roma, 1891, pag. 128.

(3) Ces sont semblables aux θῆτες que nous trouvons en Grèce dans la société de l'époque homerique.

patriarcaux, mais encore du manque de la propriété privée du sol et de l'application d'un socialisme rudimental. Mais cet usage des *Vaccei* ne devait pas s'étendre aux autres peuples de la péninsule, parce que dans ce cas Diodore certainement l'aurait rapporté aux Ibères et non pas seulement aux *Vaccei*.

Quant aux conditions sociales de la femme nous pouvons dire avec certitude qu'elles n'étaient pas trop bonnes. Non seulement à la fin du IIIe siècle av. J. C., mais même au temps de l'Empire la femme ibérique était regardée comme un instrument de plaisir et de travail. Elle remplissait toutes les charges propres aux esclaves (Strabon, III, 165). La culture des champs était son occupation ordinaire et l'accouchement même ne la dispensait pas de ses rudes travaux journaliers (1). Parmi les tribus ibériques manquait alors ce *sanctum aliquid* qu'au contraire nous trouvons en haut dégré chez les Celtes et les Germains envers leurs femmes.

Quant aux conditions de l'élément indigène en général, on peut croire que dans les colonies puniques et grecques et dans les villes aussi qui se soumirent bientôt à Rome elles, comparativement, furent inférieures à celles des autres classes des habitants. Cet élément indigène était bien nombreux et vivait en relations avec les conquérants et près d'eux. Cela est certain parce que Tite Live vers le 195 av. J. C. nous parle d'*Emporiæ* comme d'une ville dans laquelle une muraille et une porte unique séparaient les habitations des colonisateurs de celles des indigènes (2) (T. Live, XXXIV, 9).

Si nous voulons nous représenter cet état d'infériorité des indigènes nous devons penser qu'ils étaient chargés de tous les plus humbles métiers. Ces malheureux vraisemblablement devaient faire tous les services et remplir tous les emplois plus bas, comme le font aujourd'hui les *coolies* dans les villes chinoises.

---

(1) La couvade, qui était en usage dans l'Espagne ancienne (Strabon, III, 165), ne doit être regardée que comme un symbole de cet assujettissement des femmes.

(2) Jordan (*Catonis quæ supersunt*, pag. 33) croit que T. Live dans la description d'Emporiae ait fait usage d'un livre de Caton, c'est-à-dire de celui qui est intitulé: *Dierum dictarum de consulatu suo.*

Ces pauvres et misérables indigènes, habitants des villes et des villages, étaient naturellement indociles et assez méprisés, quoiqu'ils fussent redoutés quelque fois, comme il arriva à *Emporiae*, où les colons grecs plaçaient non seulement des gardes près de la muraille qui les séparait d'eux, mais ils se faisaient encore escorter par de fortes compagnies de soldats lorsqu'ils devaient traiter avec les indigènes.

La vie de ces malheureux était sans doute pauvre et pénible, parce que la rémunération de leurs durs travaux devait être bien maigre. Il faut ici se rappeler des terribles conditions de ceux qui travaillaient dans les mines. Diodore (V, 38) dans sa phrase simple et sans aucun ornement nous représente l'existence triste et douloureuse et les coups de bâton, qui étaient donnés par leurs maîtres aux misérables mineurs. Naturellement l'élément indigène fournissait un très grand nombre de personnes pour le travail des mines, dans lesquelles la vie était pleine de souffrances, de sorte que très souvent la mort survenait soudainement.

Au contraire ceux des indigènes qui travaillaient les champs à l'ordinaire se trouvaient dans une condition moins triste. Mais en occasion des guerres ils cherchaient eux aussi à vivre avec les déprédations et avec la solde de la milice et vendaient de bon gré leur sang aux conquérants de leur pays.

*
* *

Quant à la culture et à la civilisation de la péninsule nous pouvons affirmer que les relations avec les Grecs de Marseille et de ses colonies furent presque exclusivement commerciales. Cela arriva surtout dans les régions orientales, où bien peu nombreuses sont les traces de l'influence grecque, parce que le talent naturel, les idées, les mœurs des indigènes conservaient leur caractère original, de sorte qu'on avait ici une sourde hostilité et une surveillance continuelle.

Mais au sud, dans la Turdétanie surtout, les conditions furent moins contraires, parce que les habitants étaient plus dociles et cultivés et, à cause de cela, moins hostiles aux idées et aux

mœurs des Grecs. Les monuments que nous sont restés prouvent que dans ce pays pour un certain temps on eut un notable développement de la culture grecque, comme nous témoignent les cippes et les urnes cinéraires, dans lesquelles nous trouvons quelque fois les noms des grammairiens grecs, qui ont habité et enseigné jadis dans la Turdétanie. Il suffit de rappeler ici parmi eux le rhéteur Asclépiade de Myrlée (Bitinie), qui a vécu 50 av. J. C. et qui est mentionné avec honneur par Strabon (III, 156) (1). Les temples grecs, dont nous voyons aujourd'hui les restes près du Cap Trafalgar (*Junonis promontorium*, qui avait un temple à Junon (Pline, IV, 120), près de Puerto Santa Maria (*Maenesthaei portus* (Mela, III, 1), prés de la tour de Chipiona (qui se trouve à l'embouchure du Guadalquivir et qui servait jadis comme sépulcre et phare) et en d'autres lieux nous attestent éloquemment que la civilisation grecque directement et pour l'action même des Romains prospérait déjà en un temps bien reculé dans plusieurs régions du sud de la péninsule. Les ouvrages artistiques trouvés près de Denia (*Dianium*) nous prouve que l'art grec avait de la vigueur dans l'Espagne au temps des Romains aussi (2).

Nous avons encore connaissance d'une ancienne civilisation turdétaine, qui vantait des poèmes métriques et des lois écrites dans une époque préhistorique. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans les détails que Strabon (III, 139) nous a conservé de cette civilisation (3); néanmoins nous pouvons en conclure que

---

(1) Strabon a du se servir de la Περιήγησις qu'Asclépiade avait écrite sur la Turdétanie, comme nous démontre un passage de Strabon même (III, 156) quand parle de la ville d'Odissea.

(2) Voir Roco Chabas, *Historia de Denia*, vol. II. Denia 1874-76. Cfr. Fita, *Museo español de antigüedades*, vol. VIIIe, pag. 471; *Boletín de la Real Academia de la Historia de Madrid*, vol Ie (1877), pag. 203; C. I. L. Supplem. au vol. IIe, pag. 958.

(3) Strabon dit que ces poèmes et ces lois remontaient à six mille ans (ἑξακισχιλίων ἐτῶν). Mais sans doute ici il ne parle pas de l'année solaire. Florian de Ocampo (*Crón. gen.*, livre Ie, chap. 9e) croit que l'année turdétaine était de 4 mois; Romey (*Histoire d'Espagne*, tome Ie. Paris 1839) dit au contraire qu'elle était de 3 mois.

la Turdétanie était une région bien apte au développement de la culture, développement favorisé par les rapports commerciaux et industriels. Il n'y a aucune difficulté à admettre que les nombreux contacts historiques avec les peuples plus civilisés imprimèrent à cette riante région les signes du progrès et de la culture.

Nous ne savons pas apprécier combien d'intensité eut la civilisation carthaginoise sur les côtes méridionales et dans les pays directement sujets à Carthage. Mais si nous faisons attention surtout aux aptitudes pratiques de la race punique on peut retenir que dans l'Espagne on n'avait pas de centres de la culture et de l'art carthaginois. Au lieu des thermes, des cirques, des théâtres on avait des ports, des darses, des arsenaux; au lieu de la divulgation théorique des écoles et d'un régulier mouvement intellectuel on avait comme moyen de propagation les commerces et les trafics.

Néanmoins nous n'avons pas de grands vestiges de l'influence carthaginoise (1) sur la culture et le progrès intellectuel et moral de la péninsule ibérique. Le manque des monuments (2) et des inscriptions ne peut nous autoriser, par l'autorité de quelques monnaies, de donner des conclusions certaines dans cette question très obscure et difficile.

---

(1) Les Carthaginois ne se préoccupèrent jamais directement des beaux-arts: ils en colportèrent les produits et vendaient tout ce qu'ils rencontrèrent en pays conquis. Nous n'avons pas un seul nom d'artiste carthaginois, par conséquent il y a des savants qui ont des doutes sur l'existence d'un art carthaginois.

(2) Il ne reste rien du fameux palais d'Asdrubal qui fut bâti sur une des collines de Carthago Nova (Polybe, X, fragm. 10e, 9). Également n'avons pas de traces du temple de Melqart (à Gades), qui était fréquenté encore au temps de Strabon.

Les fouilles et les recherches archéologiques de Reinach et de Daux attestent que les constructions puniques de l'Afrique en général plus que chefs-d'œuvres d'un valeur artistique consistaient en constructions solides et durables. Les restes que nous trouvons aujourd'hui dans les anciens *emporia* de Tapse, d'Hadrumète et dans les autres lieux de la Tunisie prouvent qu'à l'ordinaire les édifices puniques avaient un caractère militaire et souvent ils étaient de véritables remparts. (A. Daux. *Recherches sur l'origine et l'emplacement des emporia phéniciens).* On doit croire que la même chose arriva dans la péninsule ibérique.

Dans l'intérieur de la péninsule, surtout dans les régions inhospitalières qu'on appelle aujourd'hui *paramos*, il est presque inutile de chercher les traces de la culture, parce qu'elle manquait entièrement. On doit penser que les tribus de ces régions étaient livrées aux rapines et avaient l'habitude de tuer les prisonniers et les étrangers pour leurs sacrifices et leurs prédictions sanglantes (Strabon, III, 154). Même quelque dixaine d'années après la conquête romaine (c'est-à-dire en 180 av. J. C.) l'être relégué au delà de Carthago Nova était considéré comme un grand châtiment et comme une peine de déportation (T. Live, XL, 41, 10).

L'agriculture dans ces lieux était ou négligée, ou dans un état embrionel. Par conséquent il manquait cet ensemble de moyens de travail qui lui est propre et qui sans doute représente un notable degré de progrès sur les peuples pastoraux. Seulement à la fin de la République toutes ces régions nombreuses du centre et du nord de la péninsule reçurent les premiers souffles de la civilisation latine. Du reste les cultes et les usages propres des barbares ne cessèrent pas trop vite, puisque encore au temps de Strabon on tranchait les mains aux prisonniers et on exposait les malades sur les rues (Strabon, III, 154 et 155).

En Intercatia (chez les *Vaccei*) en 154 av. J. C. on ne connaissait pas encore l'usage de l'or et de l'argent.

Le prétendu développement de l'art celtibérien, la politesse et l'humanité, tant vantées par Diodore et Strabon ne doivent pas être prises sérieusement selon notre opinion, puisque nous n'avons pas d'éléments sûrs pour démontrer cette civilisation des tribus de la Celtibérie. Les récits de nos écrivains anciens peuvent être exagérés et produits par des faits particuliers. Strabon, il ne faut pas l'oublier, était sans doute un érudit diligent, mais un rhéteur aussi. Sa fantaisie a été frappée excessivement quelque fois et par conséquent il a exagéré, surtout de choses et de pays qu'il ne connaissait point (1).

Certainement chez les Celtibères aussi, quoiqu'ils fussent en-

(1) Strabon, au contraire de Polybe, n'a pas voyagé dans la péninsule ibérique.

core à démi-barbares à la fin du IIIe siècle av. J. C., on peut admettre quelque lueur de cette vertu primitive, qui nous trouvons très souvent, même dans nos jours, chez les peuples plus barbares. L'esprit merveilleusement héroïque, les nobles sentiments des mères, vraiment spartiates si nous croyons à Strabon, l'obstination noble et généreuse dans leur défense contre les Romains, l'usage général de se dévouer pour les amis méritent justement une page d'admiration. Mais tout cela ne peut nous autoriser à croire à une réélle civilisation celtibérienne. L'isolement des tribus, leur caractère, leurs usages, leur férocité, leur vie vagabonde, leur volubilité, tout nous empêche à accepter cette civilisation, qu'on ne peut pas concevoir à la fin du IIIe siècle av. J. C.

A propos de la culture et de la civilisation ibérique en général nous dirons que dans le IIIe siècle av. J. C. parmi les peuples ibériques les dispositions à un développement d'une civilisation nationale (1) ne manquaient pas entièrement. Ce développement d'une civilisation indigène, à cause de l'influence étrangère, vint à manquer d'impulsions ultérieures, capables de laisser des traces sérieuses et durables, de sorte que nous n'en pouvons avoir une idée claire et précise avec les matériaux que nous sont restés.

***

Les conditions économiques de la péninsule à la fin du IIIe siècle av. J. C. si ce n'étaient pas les plus mauvaises elles n'étaient pas sans doute trop prospères. Cette affirmation peut étonner, mais on peut démontrer qu'elle est exacte. Et d'abord:

Il faut penser que l'imagination des écrivains a été trop éveillée relativement aux richesses de la péninsule. C'était un pays presque inconnu et éloigné: cela suffisait à faire naître des légendes sur les sources naturelles de la richesse de la péninsule. Les guerres nombreuses et sanglantes du IIIe et du IIe siècle avant J. C. durent absolument troubler le naturel développement des

(1) T. Mommsen, *Storia Romana*, traduzione italiana di G. Sandrini, vol. I^o, parte II^a. Milano 1865, pag. 191.

sources de la production et du commerce national. Dans notre période l'Espagne ne pouvait être riche. Lorsque Strabon (III, 147) dit que la péninsule n'était pas πλουσία mais ὑπόπλουτος sans doute il se réfère à son temps, ou plus exactement, à celui de ses sources (Artémidore, Asclépiade, Posidone), c'est-à-dire au Ie siècle av. J. C. Il faut penser ici que l'épuisement sistématique des richesses locales, surtout des célèbres mines (ἀξιόλογα μέταλλα de Diodore, V, 36, 1) fut entrepris bien de temps après la conquête romaine, c'est-à-dire quand une foule de peuples italiens et de colonisateurs romains accourut dans l'Espagne (Diodore, V, 36, 3), qu'en Italie on croyait devenue la maison de Plutus. Dans l'imagination populaire la péninsule ibérique fut regardée comme une source intarissable de richesse. Tous les écrivains anciens, de Polybe à Strabon, de T. Live à Diodore nous ont peint l'Espagne comme un pays fait pour enrichir en peu de temps. La série longue et honteuse des rapines des gouverneurs romains, qui n'avaient pas de scrupules dans leurs déprédations, contribua à faire regarder la péninsule comme le pays classique de l'or et de l'argent et à soutenir la conception fausse et fantastique des écrivains et du peuple. La région *aurifera* (Sile Italique, IIIe, vers 405) fut conçue à la fin du IIIe siècle av. J. C. de la même manière que les Espagnols de la fin du XVe siècle conçurent l'Amérique.

Il est facile de convenir que les fouilles, qui furent entrepris déjà dans un temps très lontain, durent être arrêtés certainement pendant une longue période, surtout dans les années de la longue lutte entre les Carthaginois et les Romains. Par conséquent la production des mines dut brusquement s'arrêter et devenir presque stérile. Les milliers de livres de métaux précieux qui dans le IIe siècle av. J. C. entrèrent dans la trésorerie publique de Rome (1) ne se pouvaient trouver en Espagne à la fin du

(1) On peut voir en T. Live la série des déprédations des gouverneurs romains de l'Espagne. (T. Live XXVIII, 38; XXXI, 20; XXXII, 7; XXXIV, 10; XXXIV, 46; XLI, 7; etc.)

Ces richesses devaient servir à rendre plus facile la concession des triomphes ou des ovations.

IIIe siècle av. J. C., puisque la péninsule était alors épuisée par les butins des Barca et réduite en disette, de sorte qu'elle n'avait pas en soi de quoi équiper l'armée romaine des Scipions (T. Live, XXIII, 48, 4), qui durent demander l'argent et les vivres à l'Italie (1). Il faut aussi remarquer qu'à l'époque de la conquête romaine la péninsule ibérique, à l'exception de quelques lieux maritimes des régions du Baetis, était dépourvue de presque tous les moyens d'exportation, moyens qui se multiplièrent bientôt à la fin de la République par suite des contacts avec les Romains.

Quand Polybe (XXXIV, fragm. 5e, 14) nous parle d'un certain roi espagnol qui aimait d'orner ses chambres avec garnitures très précieuses pour rivaliser avec le luxe des Phéaciens et qui faisait remplir de bière les coupes d'or et d'argent, nous devons penser que ce luxe sardanapalique était dû aux pompeuses singularités de quelque opulent désœuvré.

Avec tout cela nous ne voulons pas affirmer que l'Espagne de la fin du IIIe siècle av. J. C. se trouvait dans des conditions très mauvaises. Les régions de la Turdétanie surtout, celles des vallées du *Singulis* (Génil) et les côtes orientales jusqu'à Emporiae, quoique encore *Hispalis* (Sevilla), *Astigis*, *Corduba* (2), *Tarraco*, *Dertosa* n'avaient alors qu'une importance bien modeste, néanmoins avec *Carthago Nova* on peut les regarder comme les centres du commerce et des industries locales (3).

Mais la longue lutte des tribus contre les Barca et la guerre entre les Carthaginois et les Romains sur le sol ibérique (guerre à laquelle jouèrent un rôle très important les indigènes aussi)

---

(1) Magon aussi, le frère d'Annibal, en 215 av. J. C. fut obligé de porter avec soi mille talents (T. Live XXII, 32, 5) et peu d'années plus tard (en 210 av. J. C.) Publius Cornelius Scipion Africain avait 400 talents lorsqu'il partit de Rome pour l'Espagne (Polybe, X fragm. 19e, 2).

(2) Corduba, qui est appelée par Strabon (III, 141) Μαρκέλλου κτίσμα, probablement préexistait à l'arrivée de C. Claude Marcel en Espagne.

(3) Sur la richesse de la péninsule nous ne manquons pas de récits et de détails, comme au contraire affirme Mommsen (*Le Provincie Romane*, etc., pag. 72). Ce que nous disons peut le démontrer.

durent conduire le pays à une véritable et épouvantable crise économique, qui ne dut sauver pas même les villes maritimes du sud. La grande prospérité commerciale et industrielle, qui nous trouvons peinte dans nos sources, ne se réfère pas à notre période, mais à une époque bien postérieure. Dans la fin du IIIe siècle av. J. C. les fameuses *hispanae lacernae* (IV, 28) et les *calices saguntini* (XIV, 108; IV, 46), mentionnés par Martial, n'avaient pas encore acquis la célébrité, ni l'industrie de la laine dans les régions près de Tarraco (Pline, XIX, 10), ni celle du lin en Emporiae (Strabon, III, 160) étaient si prospères comme aux premiers temps de l'Empire. La réputation des *pernae* de la Cantabrie et de la Cerretanie (Strabon, III, 162), si elle remonte à notre période, devait être bornée aux régions septentrionales, qui n'avaient pas de routes pour les échanges et l'écoulement des produits locaux. Ainsi le grand mouvement des nombreux vaisseaux de charge *(naves onerariae)* seulement quelque siècle plus tard devint si notable comme on en peut juger par la description de Strabon (III, 144).

Les charcuteries (ταριχεία) très célèbres de Malaca et de Mellaria (Tarifa) dans le IIIe siècle av. J. C. n'eurent pas vraisemblablement une grande importance: l'inscription grecque (1) qui nous atteste la présence en Malaca des marchands asiatiques appartiennent à une époque bien postérieure à la conquête romaine. Au IIIe siècle av. J. C. les foires et les marchés n'étaient pas si renommés d'attirer en Espagne, comme il arriva aux premiers temps de l'Empire, les habitants des côtes voisines de l'Afrique et les peuples de l'Orient aussi.

Dans notre période il ne fleurissait pas encore ce grand commerce maritime et fluvial qui plus tard fut sans doute une des richesses plus considérables des populations de la Bétique. Le gouvernement central de Rome n'avait pas alors, comme à la fin

---

(1) De cette inscription fragmentaire, qui appartient au Ie siècle de l'ère chretienne, Hübner écrit (C. I. L., vol. IIe, pag. 252): «*Discimus ex hoc titulo unum vel duo extitisse Malacae corpora vel* κοινά *negotiantium puto trasmarinorum, videlicet Syrorum et alterius gentis cuius nomen non plene traditum est (fortasse Asianorum).*»

de la République (1), un grand empressement pour la construction des routes, qui devaient faciliter le commerce et l'importation des produits espagnols dans les grands marchés de l'antiquité.

Le courant de progrès économique, qui lentement, mais presque avec continuité s'était manifesté dans les siècles qui précédèrent l'expédition d'Amilcar Barca, fut naturellement arrêtée tout-à-coup par le bruit des armes et seulement plus tard, bien plus tard, elle continua dans une route qui conduisit au bien être général de la plupart des populations ibériques.

Certainement déjà à la fin du IIIe siècle av. J. C. le labourage et l'industrie du sparte (2) *(spartum)* avait acquis une importance notable comme nous autorise à croire la déprédation des cordages (faits avec le sparte), qui Cn. Cornelius Scipion fit en Longuntica (3) (Oliva?) en 217 av. J. C. (T. Live, XXII, 20, 6). Mais cette industrie devait être particulière aux côtes près de Carthago Nova, c'est-à-dire au Σπαρτάριον πεδίον (Strabon, III, 160) et par conséquent elle ne pouvait être une très grande source de richesse pour la péninsule, quoique le sparte fût usé largement pour en faire des cordages, indispensables aux navires, aux machines des édifices et aux usages nombreux de la vie.

Les sources véritables de la richesse nationale espagnole à

---

(1) Cela n'admet pas de doutes, parce que nous avons le témoignage irrefragable des pierres milliaires.

(2) *Sparti quidem usus multa post saecula coeptus est, nec antea Poenorum arma, quae primum Hispaniae intulerunt* (Pline XIX, 26). On doit entendre ici que le sparte fut utilisé au temps de la spédition d'Amilcar, ou faut-il se référer, comme il est plus probable, aux premiers contacts des Carthaginois avec la péninsule ibérique? Dans ce dernier cas il faut remonter au moins au Ve siècle av. J. C.

Le sparte est une herbe selvatique, une espèce de jonc propre des terroirs maigres et négligés. Avec lui on faisait des gîtes *(strata)*, des nattes et des vêtements pour les bergers (Pline XIX, 27). Même aujourd'hui la sparterie c'est une industrie de l'Espagne et de la France méridionale. Célèbres sont les chaussures qu'on appelle *esparteñas* (les *calceamina* de Pline).

(3) Hübner *(Monumenta Linguae Ibericae.* Berolini, 1893. *Indices)* met Longuntica parmi les noms *non omni ex parte certae scriptionis.*

l'époque de la conquête romaine sont la production agricole, le bétail (le gros et le menu bétail), et la pêche.

La quantité remarquable de blé et d'orge que les Romains prirent à Carthago Nova au printemps du 209 av. J. C. (T. Live, XXVI, 47, 8) nous prouve l'importance de cette production et de ce trafic, qui était presque l'unique richesse de quelques régions agricoles (Turdétanie, Bastétanie et régions de l'Ebre et du *Sucro)*. Les paysans de ces lieux s'estimaient très heureux de leurs récoltes ordinaires. Mais ils devaient compter souvent avec les bandes des brigands et avec les soldats mercenaires.

Au temps de Polybe un sicle (= *modium)* d'orge en Lusitanie ne coûtait qu'une drachme (à peu-près un franc) et un sicle de blé 9 oboles alexandrins (Polybe, XXXIV, fragm. 8e, 7). Bien souvent dans les monnaies de plusieurs villes de la péninsule *(Lastigi*, *Tucci*, *Carmo*, *Acinippo*, *Ilipa*, etc.) nous trouvons des épis comme symbole, ou une charrue *(Itucci*, *Obulco)*, ou la tête de Cérès *(Rhoda)*. Tout cela explique clairement que l'agriculture était l'occupation principale de ces habitants (1).

Les fruits, selon le témoignage de nos sources, ne manquèrent jamais et leur quantité était bien grande. Les arbres étaient nombreux, surtout dans les montagnes boisées du grand plateau du centre: la production des vignes et des oliviers fut toujours notable (2).

La production du bétail a été considérable, surtout de la race chevaline, si déjà au temps de Trogus s'était formée la légende, selon laquelle sur les bords du Tage les juments venaient fécondées par le vent (Justin., *Excerpta*, XLIV, 3). Les chèvres et les chevaux sauvages remplissaient toute l'Espagne à la fin de la République (Strabon, III, 163) et les lapins ont été tou-

---

(1) Ces monnaies appartiennent en général à une époque bien postérieure au IIIe siècle av. J. C., mais cela n'infirme pas nos conclusions, parce qu'un peuple ne devint pas agriculteur en peu de temps.

(2) Plusieurs monnaies d'*Ulia*, d'*Ausa*, de *Tucci* nous montrent une branche d'olivier (Mionnet, *œuv. cit.*, vol. Ie, pag. 26, 27, 29). Les monnaies d'*Acinippo* ont souvent une grappe de raisin, ou une feuille de vigne (Mionnet, *œuv. cit.*, vol. Ie, pag. 5).

jours si nombreux qu'on a dû penser de s'en défendre (Strabon, III, 144).

Appien *(Hispan.*, 54) nous fait savoir que dans la guerre celtibérienne les Romains, ne trouvant autre chose dans le pays, durent se nourrir de viande des lièvres et des cerfs, et que par cela beaucoup de soldats étaient morts par dyssenterie.

Nous savons que dans la Lusitanie le prix de la viande était très bas et dérisoire: cela témoigne une grande et importante production de bœufs et de brebis. Il suffit de penser ici qu'un lapin ou un chevreau étaient payés un obole, un agneau trois ou quatre oboles, un veau cinq drachmes, un brebis deux, un bœuf dix (Polybe, XXXIV, fragm. 8°, 4) (1).

Probablement dans le reste de la péninsule on avait aussi cette abondance (τὰ ζῶα πολύγονα), due, comme il est facile de l'admettre, au manque de routes d'exportation et aux rares ventes des produits.

Très importante, surtout pour les pays des côtes, devait être dès temps plus lontains la pêche comme nous l'attestent quelques monnaies (2). Une île près de Carthago Nova était appelée *Scombraria* (3) (aujourd'hui Isla Escombrera) pour la grande quantité de maqueraux qu'on pêchait et qu'on pêche ici même à présent.

Bien exercé devait être le trafic de la pêche dans les pays des

---

(1) Très nombreuses sont les monnaies de la péninsule qui ont pour symbole un bœuf ou un taureau *(Calagurris, Itucci, Asta, Asido*, etc.).

(2) On peut voir les monnaies de *Carteia* (El Rocadillo), qui ont été étudiées déjà diligemment par Florez *(Medallas de España.* Madrid, 1757. Vol. Ie, pag. 293; IIe, pag. 637; IIIe, pag. 36) et par Eckhel *(Doctrina nummorum veterum*, vol. Ie. Vienna, 1792, pag. 17-18). Cfr. Sestini *(œuv. cit.*, pag. 41) et Mionnet *(œuv. cit.*, vol. Ie, pag. 9-10).

Dans ces monnaies nous trouvons une tête de poisson. Des exemplaires très semblables nous sont donnés par les monnaies d'*Ilipa*, de *Gades*, d'*Emporiae*, de *Caura* et d'autres villes. Voir des renseignements dans les œuvres de Florez, de Mionnet, d'Eckhel, d'Uckert, d'Heiss, de Delgado.

Dans une monnaie d'*Ossonoba* nous avons «un petit pêcheur assis sur un roc, près de lui le pot aux amorces, un poisson suspendu à sa ligne». Mionnet *(œuv. cit.*, vol. Ie, pag. 9).

(3) C'est la Σκομβραρία de Ptolemée (II, 6, 14 édition de C. Müller).

rivages de l'Ebre, du Baetis et du Tage, qui est appelé πολύιχθυς καὶ ὀστρέων πλήρης (Strabon, III, 152). Caton *(Origines*, VII, fragm. 110e de l'*Historicorum Romanorum Fragmenta* du Peter) appelle l'Ebre *pisculentus*, et plus tard Pline (III, 21) le dit *amnis navigabili commercio dives*.

A ce point il faut se rappeler du cabotage (1) et de la navigation fluvial (2), qui ouvrait des débouchés au commerce, qui dans la Lusitanie et chez les peuples du centre était fait d'une manière primitive, c'est-à-dire avec l'échange des produits (Polybe, XXXIV, fragm. 8e, 10; Strabon, III, 155).

Les grands fleuves, les estuaires des régions méridionales facilitaient beaucoup l'exportation, parce que les navires tiraient avantage de la marée et arrivaient jusqu'aux villes de l'intérieur (Strabon, III, 142). Nous savons que les Lusitains usaient des navires de cuir (les διφθερίνοις πλοίοις de Strabon, III, 155). Très rare au contraire était l'usage des navires qui étaient faits d'un seul morceau d'arbre (μονόξυλα = lintres). Les Gaditains outre que les grands navires usaient les ἵπποι (3), qui étaient les petits navires des pauvres navigants, qui allaient pêcher sur les côtes de la Mauretanie (Strabon, II, 99).

Ils ne manquaient pas dans la péninsule les peuples qui vivaient presque exclusivement de chasse. Les monnaies des Celtes de la péninsule nous montrent un sanglier marchant sur un fer de lance (4).

Telles étaient les resources des habitants des côtes et des régions voisines à la mer et aux grands fleuves (5).

---

(1) Il nous reste une très belle monnaie d'*Ilercavonia* ayant d'un côté «un vaisseau de haut bord avec ses agrés, cinglant à pleines voiles» et de l'autre côté «un canot à la voile avec un homme qui rame à la poupe» (Mionnet, *œuv. cit.*, vol. Ie, pag. 44). Ces symboles font croire sans doute à un notable mouvement maritime: nous les rencontrons dans les monnaies d'autres villes aussi *(Ossonoba, Gades, Saguntum*, etc.).

(2) Nous avons mémoire du *Portus Ilipensis* (C. I. L., vol. IIe, inscrip. 1109).

(3) On nommait ainsi ces navires parce que sur la proue on plaçait l'image d'un cheval.

(4) Mionnet, *œuv. cit.*, vol. Ie, pag. 11.

(5) Comme monnaie dans les échanges entre les peuples et les con-

Tout-à-fait tristes et misérables furent les conditions des peuples du centre et du nord de la péninsule. Ils se trouvaient dans un terrain plein de steppes et privé d'eau (1) et n'avaient qu'une faible production à cause du climat inconstant (tantôt rigoureux, tantôt très chaud). Par conséquent ces peuples, qui étaient presque sans routes, vivaient au dehors de tout mouvement industriel et commercial. Les montagnards étaient frugals (λιτοί) et buveurs d'eau (ὑδροπόται): c'est une preuve de leur pauvreté et de leurs faibles rentes.

Du sol ils ne pouvaient s'attendre qu'une nourriture insuffisante pour leurs bestiaux. Même au temps de Strabon chez les Cantabres on manquait presque entièrement de blé (Strabon, IIIe, 165). Privés des moyens les plus nécessaires à la vie ces peuples malheureux étaient obligés à vivre dans une condition propre aux nomades et à dormir sur la terre (χαμευνεῖν, Strabon, III, 163). Bien volontiers ces bergers errants, poussés par la nécessité, se changeaient très souvent en brigands et infestaient avec leurs bandes les forêts voisines, en menaçant continuellement les villes et les faubourgs (Diodore, V, 34, 6; Strabon, III, 162). Naturellement ces peuples avaient du penchant pour les exploits périlleux de la guerre et des incursions, de sorte que l'agriculture languissait misérablement et la terre même avait cessé d'être fertile et féconde (Strabon, III, 154) (2).

Cette vie nomade nous est témoignée par les monnaies aussi, dans lequelles nous trouvons très souvent un cavalier courant armé d'une lance ou d'un bouclier. Cela arrive en général dans

---

quérants on usait souvent le *bétail-monnaie*, qui sans doute est un progrès sur le troc pur et simple.

La méthode du bétail-monnaie est usée à présent en Abyssinie, en Indo-Chine et chez les Ossètes du Caucase.

(1) Il faut se rappeler à ce point des mots de Strabon (III, 136) lorsqu'il nous donne les caractères généraux de la péninsule: οὐδὲ ταυτὴν (l'Espagne) ὁμαλῶς εὔυδρον.

(2) Selon Posidone, cité par Strabon (III, 162), Marc Marcel imposa aux peuples de la Celtibérie une contribution de 600 talents (à peu-près 3.600.000 francs). La Celtibérie était alors un pays avec peu d'habitants: son sol était stérile et sans métaux précieux (Appien, *Hispan.*, 54). Il n'est

les monnaies des villes du centre et du nord (*Bilbilis*, *Clunia*, *Osca Tarraconensis*, *Segovia*, *Toletum*, etc.), qui de la fin de la République vont aux premiers empeureurs romains.

La production des mines si fameuses était certainement notable à la fin aussi du IIIe siècle av. J. C., surtout dans quelques régions.

Les mines de bronze, que Strabon nous rappelle dans sa description de la Turdétanie en les appelant χρυσεία, parce qu'elles furent jadis riches en or, devraient être de quelque importance. La production du fer, du plomb, de l'étain, du vermillon, des sels fossiles est notable seulement quelque siècle après la conquête romaine, puisque avant cette époque beaucoup des richesses minérales de la péninsule étaient cachées et peu épuisées. Néanmoins les produits des mines pour œuvre surtout des marchands et des entrepreneurs carthaginois formaient déjà au IIIe siècle avant J. C. une des rentes plus importantes du pays (1).

Dans les dos montagneux de la Bastétanie, dans les environs de Carthago Nova et près de *Sisapo* (Almadén) fut notable alors la quantité de l'argent, quantité qui lentement distribua également la richesse et facilita l'importation des produits de Carthage, de Marseille et de Rome.

Mais aujourd'hui il est difficile de trouver quelqu'un qui prenne au sérieux les mots de Diodore et d'Appien autour des riches-

---

pas donc possible qu'elle pût payer une somme si grande. Posidone a dû exagérer de même que Plutarque (*De mulierum virtute*, 10) lorsqu'il parle de *Salmantica* (Salamanca) comme d'une grande ville (μεγάλη), qui avait offert 300 talents (à peu-près 2 millions de francs) à Annibal au temps du siège (220 av. J. C.).

(1) Au temps de la guerre d'Annibal il était déjà commencé l'épuisement des mines qui se trouvaient près de *Castulo* (Polybe X, fragm. 38e, 7). Nous savons qu'Imilce, la femme d'Annibal, fut dotée avec un certain nombre de ces mines de Castulo, desquelles on pretend aujourd'hui de reconnaître quelqu'une dans les *Pozos d'Anibal*. Près de Linares il y a une mine renommée et très productive.—Nous ne savons pas si déjà à l'époque de la conquête romaine on faisait usages de certaines machines (inventées par Archimède et appelées κοχλίαι) pour ôter l'eau dans les mines (Diodore V, 37, 3). Il est probable qu'elles furent usées plus tard.

ses fabuleuses des mines ibériques (1). Celles-ci dans notre période à cause de la guerre devaient se trouver dans un état d'abandon et par conséquent leur production devait être bien modique.

Polybe, en parlant des mines des environs de Carthago Nova, nous dit qu'elles avaient 40 mille ouvriers et que leur production journalière représentait une valeur de 25 mille drachmes (à peu près 9 millions de francs pour chaque année).

Sans douter point du passage de Polybe (qui avait visité les lieux) nous pouvons observer que cette production était celle de toutes les mines qui se trouvaient autour de Carthago Nova sur un espace de presque 75 km. (περιειληφότα (μέταλλα) κύκλον τετρακοσίων σταδίων. Polybe, X, fragm., 9e, 8). C'est pourquoi il est juste de penser que, quoique Carthago Nova et ses environs fussent un des centres principaux de l'industrie des mines d'argent (2), toutefois la production annuelle n'étaient pas certainement excessive. Et cela, il faut bien le remarquer, arrivait au temps de Polybe. A la fin du IIIe siècle av. J. C., après une guerre longue et pénible, après les déprédations des Barca, qui étaient toujours aux abois (3), nous ne pouvons raisonnablement imaginer des conditions heureuses.

---

(1) Il est important de savoir que le fameux *mons Argentarius* (Sierra d'Espuna?) avait ce nom à cause des efflorescences d'étain, qui faisaient paraître sa surface rayonnée de reflets d'argent. (Avien., *Ora maritima*, vers 292 et suiv.)

(2) Près de Carthago Nova, dans la caverne vaste et curieuse qu'on appelle aujourd'hui *Cueva de San Juan*, nous pouvons voir les restes d'une de ces mines romaines.

A présent elle est pleine de cristaux et de pyrites.

Si la production journalière de ces mines des environs de Carthago Nova était de 25 mille drachmes (à peu près 25 mille francs) sans doute très bas était le gage de ses 40 mille ouvriers.

Sur l'ingérance des Barca sur les mines on peut voir O. Meltzer (*Geschichte der Karthager*, vol. IIe, pag. 103.) Sur l'administration des mines au temps des Romains on peut consulter Dureau de la Malle (*Économie politique des Romains*, vol. IIe, pag. 440 et suiv.)

(3) Cornelius Nepos (*Hamilcar*, 42,2) dit qu'Amilcar *pecunia totam locupletavit Africam*. Avec l'argent de l'Espagne les Barca mettaient en exécution leurs dessins militaires et faisaient taire leurs adversaires politiques à Carthage.

Il y avait encore dans la péninsule les mines de sel gemme, que nous trouvons déjà mentionnées dans l'œuvre de Caton (*Origines*, Ve, fragm. 92e de l'*Hist. Rom. Fragmenta* du Peter), mais n'avons pas de témoignages pour croire à l'existence des mines de marbre déjà au IIIe siècle av. J. C. Au temps de Pline (III, 30) elles existaient sans doute (*marmorum lapicidinae*).

En se souvenant aussi du commerce de l'huile et du vin on peut conclure que les conditions économiques des peuples des côtes et des lieux voisins peuvent être regardées, même à la fin du IIIe siècle av. J. C., comme médiocres et en quelques lieux du sud presque bonnes.

Bien différentes étaient en général les conditions des peuples des régions centrales et nordiques, parce qu'on manquait ici de tout ce qu'il était nécessaire et indispensable à la vie. La richesse était peu de chose: en Intercatia (chez les *Vaccei*) vers la moitié du IIe siècle av. J. C. on ne connaissait pas l'usage de l'or et de l'argent (1). Les pâturages n'avaient pas une grande importance: tout ce vaste territoire de la péninsule se trouvait dans un état terrible de misère. L'incursion vers les régions plus riches et plus fertiles devenait naturelle et périodique. Les bandes des brigands et les débarquements inopinés des pyrates ibériques et africains étaient les plus grands périls qui pouvaient arriver aux villes plus riches et aux régions des côtes (2).

Ces différentes conditions économiques des peuples espagnols sont facilement explicables. D'un côté elles nous apparaissent comme une conséquence logique d'un majeur développement et des contacts plus nombreux que l'Espagne méridionale et ses côtes eurent avec les peuples civilisés; de l'autre côté comme une conséquence d'un mouvement faible et très lent dans l'agriculture, dans le commerce et dans l'industrie chez les populations du centre et du nord, qui, à cause surtout de leur position géographique, rèsterent longtemps au dehors du mouvement politique

---

(1) T. Mommsen, *Storia Romana*, etc., vol 1o, parte IIa, pag. 192.

(2) Le long des côtes dès le temps éloigné on avait bâti de nombreuses tours (T. Live, XXII, 19, 6).

et économique du monde ancien. Les communications rares et difficiles, la résistance à toute nouveauté, la fierté, le caractère sauvage et peu sociable furent des causes qui laissèrent longtemps ces régions dans un isolément désavantageux et nuisible.

Pour achever le tableau à ces tristes conditions il faut ajouter alors une administration qui allait à la rencontre des traditions et des usages nationaux. Rome ne se montra pas trop capable dans la solution du grand problème administratif de l'Espagne, mais elle paya très largement sa faute avec le sang de ses soldats. Pour deux siècles nous avons un spectacle triste et misérable de férocité et de terreur. C'est un tableau effroyable et triste, plein d'héroïsmes, de trahisons, de tromperies, de lâchetés. Rome (1) avec un peu de bon tact l'aurait pu épargner.

Rome, Février 1905.

DR. NICOLA FELICIANI.

VI.

EL CABALLERO DE OLMEDO Y LA ORDEN DE SANTIAGO.

En su *Nobiliario genealógico de los Reyes y Títulos de España* (2) D. Alonso López de Haro escribió:

«D. Juan de Bivero, cavallero del hábito de Santiago, señor de Castronuevo y Alcaraz, fue muerto, viniendo de Medina del Campo de unos toros, por Miguel Ruiz saliéndole al camino

---

(1) Rome dans les premiers temps ne fit pas dans la péninsule une politique «*equitativa y civilizadora*» comme croit Pedro de Madrazo (*œuv. cit.*, pag. 96). Nos sources font mention très souvent des déprédations, des injustices, des méchancetés des gouverneurs et de leurs subalternes et Madrazo aussi les rappelle justement (*œuv. cit.*, pag. 101). La politique de civilisation et de justice arriva bien tard: elle commença seulement avec l'empereur Auguste, avec celui qui sauva Rome et ses domaines du desordre et de l'anarchie.

(2) Parte segunda, pág. 246. Madrid, 1622.